Ami du Clergé du 28 novembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Immaculée-Conception. — III. *A des jeunes gens :* Les titres de gloire de Marie, 657.
Pour les dimanches de l'Avent. — II. Jésus-Christ principe et fin de toutes choses, 659.
Cours de prônes sur les Evangiles. — III. *Immaculée-Conception :* Les raisons et les glorieuses conséquences de ce privilège, 661. — IV. *3e Dim. de l'Avent :* S. Jean-Baptiste et le prêtre, 663.
Petit Avent pour un nouvel avènement du Christ. — II. L'Evangile, code de vérité, 665.
Les personnages évangéliques — LVII. S. Siméon, 668. — LVIII. La prophétesse Anne, 670.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

III

A des jeunes gens

LES TITRES DE GLOIRE DE MARIE

Tota pulchra es, o Maria !
Vous êtes la beauté parfaite, ô Marie !

Mes chers enfants,

Quel est donc ce petit garçon qui disait naïvement : « Notre maison est la plus belle de toutes les maisons et maman la meilleure des mamans » ? Sans s'en douter, il exprimait un sentiment commun à tous les enfants. Oui, dans la ferveur de notre piété filiale, nous faisons à nos mères une sorte d'auréole. Elles nous apparaissent couronnées de grâces, exemptes de défauts, parées de toutes les vertus. Douce et charmante illusion de nos cœurs aimants qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas se résigner à croire que leur mère ne soit pas la meilleure et la plus sainte des femmes.

Mais quand cette mère se nomme la Vierge Marie, l'illusion n'est plus à craindre. Décernez-lui toutes les perfections que vous voudrez : vous resterez toujours au-dessous de la réalité, car, si l'on excepte la divinité, il ne manque pas une pierre précieuse au diadème de notre Mère du ciel. Enumérez tout ce que les hommes estiment le plus, et voyez si la Sainte Vierge ne le possède pas au plus haut.

I

Les hommes admirent la beauté physique et corporelle : une forme élégante et gracieuse les plonge dans l'extase, un beau visage les fait rêver. Insensés, qui se passionnent pour des créatures mortelles et qui offrent à des beautés éphémères leur encens, leurs chants et leurs fleurs !... Quoi qu'il en soit, il y a lieu de se demander si Marie avait reçu la beauté en partage. De grands théologiens n'ont pas dédaigné d'étudier cette question, et ils l'ont résolue par l'affirmative.

Voici quelques-unes de leurs raisons. Dans une reine de la terre, disent-ils, la vraie beauté, surtout quand elle s'unit à une grande bonté, est très puissante pour gagner le cœur de ses sujets, et la popularité de bien des rois a bénéficié des sympathies que leur épouse faisait ainsi rejaillir sur eux. Or Jésus, en qui nous admirons toutes les splendeurs de la beauté divine et humaine, pouvait par lui-même conquérir tous les cœurs. Mais il a voulu nous révéler d'une manière ineffablement suave ses beautés par celles de sa mère.

Du reste, « quand Dieu, dit Tertullien, façonna avec du limon de la terre le corps du premier homme, il le façonna sur le Christ futur. » A plus forte raison, quand Dieu, par l'immaculée conception, façonna Celle qui devait être la Mère de son Fils, il la tira, il la moula d'après Jésus qui remplissait sa pensée. Ainsi, dès l'origine, le ciel admira en elle un Jésus-Christ ébauché, comme dit Bossuet, un Jésus-Christ commencé par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies et, nous avons bien le droit de le dire, tout particulièrement par l'expression vive et naturelle de sa beauté.

La nature elle-même l'exige : c'est une loi de la filiation humaine que les enfants ressemblent à leurs parents, les fils à leur mère. Comment le plus beau des enfants des hommes n'aurait-il pas eu pour mère la plus belle des femmes ? En voyant Marie, on aurait cru voir Jésus, comme en voyant le Fils de Dieu, on voit le Père céleste (Jo., XIV, 9). Comment enfin le Fils de Dieu aurait-il pu refuser à sa Mère cette grâce ravissante qu'il avait répandue sur les traits de la première femme ?

Telle était l'impression des premiers chrétiens. A la suite d'une entrevue avec la Mère de Jésus, S. Denis l'Aréopagite, dit-on, écrivait ces mots : « Franchement, si je n'avais pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu, je me serais cru en présence d'une déesse et je l'aurais adorée ! »

Dans le cours des siècles, Marie a daigné se montrer à quelques privilégiés et toujours elle leur a laissé l'impression d'une beauté sans rivale. Quand on demandait à Bernadette si la Sainte Vierge ressemblait à telle ou telle belle dame de sa connaissance, l'enfant souriait tristement et secouait la tête en signe de dénégation ; et quand on lui montra la statue de Fabisch qui devait être placée dans la Grotte : « Sans doute, elle est bien belle, fit-elle spontanément, mais ce n'est tout de même pas Celle que j'ai vue ! »

II

Mais admettons, si vous le voulez, que la beauté humaine est peu de chose. « *Vana est pulchritudo,* » dit la Sainte Ecriture. Cherchons à notre divine Mère des titres plus sérieux à notre admiration.

Les hommes estiment que c'est un honneur d'avoir une illustre patrie. Ne sommes-nous pas fiers nous-mêmes d'être Français ? Les hommes

ont raison : la gloire d'une mère rejaillit sur ses fils, et la patrie est une mère, n'est-il pas vrai ? Or Marie appartient à ce peuple d'Israël dont la miraculeuse histoire illumine tout l'ancien monde, à ce peuple choisi devant lequel, au témoignage du Psalmiste, les collines et les montagnes bondissaient, les fleuves reculaient, la mer s'enfuyait et la terre tremblait.

L'humble Marie n'a pas été, sans doute, insensible à cet honneur, et nous pouvons l'en féliciter. Mais j'imagine qu'elle nous répondrait modestement, comme S. Jérôme : « Ce n'est pas d'être né ou d'habiter à Jérusalem qui constitue le vrai mérite, mais d'y vivre saintement[1]. »

Les hommes, quoi qu'ils disent parfois, vénèrent et envient aussi l'illustration de la naissance. En cela ils ne se trompent point. Avoir pour ancêtres des héros ou des saints, être d'une race antique, porter dans ses veines un sang généreux et pur, c'est une noblesse que Dieu lui-même, dans ses Ecritures, propose au respect du monde. On aura beau dire et beau faire : les descendants des grandes familles d'autrefois, des longues dynasties royales, en imposeront toujours aux peuples.

Or ce qui brille en Marie, n'est-ce pas précisément l'honneur d'une grande race ? Elle est de la souche d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David. Elle est cette tige de Jessé, sur laquelle la sève, je veux dire le sang de tant de rois, de héros et de saints, a produit cette fleur, tout à la fois divine et humaine, qui s'appelle Jésus-Christ, fils unique du Dieu vivant.

Les hommes s'inclinent devant les élus de la Providence, devant ceux que Dieu a investis de quelques grandes missions, pour le bien de l'humanité. N'ont-ils pas raison ? Ce choix est d'ordinaire un magnifique témoignage rendu par Dieu lui-même à l'intelligence, au cœur et à la vertu de ses serviteurs. Mais s'il en est ainsi, ô Marie, nous pouvons bien saluer en vous l'ouvrière des plus sublimes tâches qui aient jamais été dévolues à aucune créature humaine, Dieu ne vous a-t-il pas choisie pour être sa Mère et pour coopérer avec lui à la Rédemption du monde ? Ne vous a-t-il pas confié le ministère de la miséricorde et de la royauté au ciel et sur la terre ?

Les hommes applaudissent les victorieux, et ils ont raison. Quand les victoires sont justes, elles sont l'attestation et la récompense du courage et de la persévérance. Or Marie n'est-elle pas la Victorieuse par excellence ? L'Eglise l'appelle Notre-Dame des Victoires. Vous dirai-je, pour justifier ce titre, qu'elle a été figurée par ces héroïnes qui se nommaient Débora, Judith, Esther ? qu'après Jésus-Christ elle a eu la plus large part dans la conquête de l'univers et la conversion du genre humain au christianisme ? qu'elle a, selon la parole de la Sainte Liturgie, exterminé dans le monde entier toutes les hérésies et toutes les erreurs ? Vous montrerai-je les rebelles qu'elle a domptés, les innombrables pécheurs qu'elle a ramenés au bercail, les nations qu'elle a transformées et subjuguées ? Non, il me suffira de vous dire : Regardez-la. Voyez-vous sous son pied virginal cette tête hideuse qui grince des dents et vomit des flammes ? C'est la tête de Satan, le vainqueur de l'humanité, l'archange révolté qui menait au combat les légions angéliques insurgées avec lui contre Dieu... Et Marie l'a vaincu.

Les hommes sont éblouis par la gloire, ils l'acclament, ils la portent en triomphe. Et avec raison. La vraie gloire, ce n'est pas l'éclat des richesses, des dignités et des honneurs ; c'est le rayonnement des belles actions qui provoquent les applaudissements, les bénédictions et les louanges. La gloire des conquérants s'efface devant la gloire des saints. Mais, parmi les saints eux-mêmes, quel est celui dont la gloire peut nous donner une juste idée de la gloire de Marie ? quel est celui qui jouit, comme elle, d'une gloire universelle, incessante, sans cesse renouvelée ? On chante la Vierge immaculée dans toutes les langues humaines. Les générations qui se succèdent l'acclament et la bénissent en traversant la vie. Le génie lui consacre ses plus beaux chefs-d'œuvre. Les rois baisent la poussière de ses pieds. Les peuples lui font des fêtes qui ne finissent jamais. Et dans le ciel, c'est encore plus beau. L'humanité rachetée lui rend d'éternelles actions de grâces. Et toutes les légions angéliques : anges et archanges, vertus, trônes, puissances, dominations, principautés, chérubins et séraphins, sont en extase devant elle et ne cessent jamais de la louer.

III

Mais il y a quelque chose de plus beau et de plus touchant que la gloire. Les hommes s'agenouillent devant la majestueuse beauté du sacrifice, que ce soit le sacrifice du père et de la mère pour leurs enfants, du soldat pour sa patrie ou de l'apôtre pour sa religion. J'en appelle à vous-mêmes, mes enfants : n'êtes-vous pas transportés en lisant les actes des martyrs, les traits de dévouement du missionnaire qui va s'enfermer avec les lépreux, de l'aviateur qui expose sa vie pour le salut de sa patrie, du médecin qui soigne ses malades en temps d'épidémie ?... Mais qui donc a eu la passion du sacrifice au même degré que la Sainte Vierge ? L'ange du Seigneur vient lui demander son consentement à une mission glorieuse, sans doute, mais qu'elle prévoit remplie de douleurs. Elle accepte. Le vieillard Siméon lui prédit qu'un glaive acéré transpercera son cœur. Elle se soumet. Son Fils, avant de souffrir sa passion, la presse de s'associer à son martyre. Elle y consent.

Et après une vie sans cesse immolée, après les rebuts de Bethléem, la nativité de Jésus dans une pauvre étable, après la fuite en Egypte, après les dures années de Nazareth, après les angoisses de la mère qui a perdu et qui cherche partout son enfant, après les tristesses de l'adieu et de la sépa-

[1] Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis sancte vixisse laudandum est.

ration au moment où va commencer la vie publique de Jésus, après la douleur de voir son bien-aimé Fils poursuivi par la haine des Pharisiens, la voilà enfin parvenue au point culminant de son martyre, témoin de toutes les horreurs de la Passion ; l'*Ecce Homo,* la marche vers le Calvaire, la crucifixion, l'agonie et la mort. Il lui faut entendre les hurlements, les insultes de la foule, les coups de marteau, les plaintes de la sainte victime, ses dernières paroles. Il lui faut contempler de près ce corps qui n'est plus qu'une plaie des pieds à la tête, ce sang qui ruisselle, ces chairs qui palpitent sous l'étreinte de la souffrance, ces traits qui se contractent, ces yeux qui se voilent, tout cet être lamentable qui agonise et s'abandonne à la mort. Et ce spectacle, il faut qu'elle le subisse sans protester, sans se plaindre, sans rien faire que de se soumettre à la divine Volonté qui a décidé de sauver les hommes par le martyre librement consenti du Fils de Dieu fait homme et de sa Mère ! Où trouver, mes enfants, un sacrifice aussi sublime que celui-là ?

Enfin les hommes ne peuvent contempler sans attendrissement l'innocence et la pureté reposant dans un berceau. Là encore ils ont raison. La pureté est comme une émanation de la sainteté infinie de Dieu, et l'innocence un reflet de sa candeur éternelle. Mais quand ils lisent la vertu, la réserve, la modestie, la pudeur dans les yeux et sur les lèvres d'un jeune homme, oh ! alors, il semble qu'ils n'aient pas assez de louanges pour exalter cette merveille. Les plus impies, les plus dépravés eux-mêmes ne tarissent pas d'éloges. « Je ne connais rien de plus beau, a dit Jean-Jacques Rousseau, qu'un jeune homme de vingt ans qui est demeuré pur. » Vous-mêmes, mes enfants, n'avez-vous pas subi ce charme vainqueur en la présence de tel de vos condisciples, en qui vous sentiez reluire la grâce de l'innocence ? Ne vous souvenez-vous pas de ces jeunes saints, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Jean Berchmans, dont on nous dit que leur vue seule portait au bien et inspirait la vertu ?

Eh bien ! votre Mère du ciel porte au front cette glorieuse auréole. En elle, pas une tache, pas même la tache originelle. Pas un grain de poussière sur ce lys qui a surgi du milieu de nos épines. Pas une empreinte, si légère soit-elle, sur cette neige tombée du ciel. Pas un nuage sur cet azur inondé de lumière. Pas une ombre sur cette brillante et joyeuse clarté. Pas un atome de fange dans cette claire et limpide fontaine.

L'Eglise et les saints épuisent tous les mots exprimant l'innocence pour nous faire comprendre cette intégrité parfaite de la divine Vierge. Je n'en finirais pas si je voulais les citer tous. L'Eglise et les saints, d'ailleurs, ne sont que les échos de Dieu lui-même qui salue ainsi sa Mère : « *Tota pulchra es, et macula non est in te.* » Vous êtes toute belle, et en vous il n'y a pas de tache.

Etre sans tache, voilà, mes enfants, l'honneur que la Vierge Marie met sans aucune comparaison au-dessus de tout le reste. Si, par impossible, elle avait à choisir entre garder l'intégrité de son innocence et voir s'évanouir en un clin d'œil toutes ses autres gloires, elle n'hésiterait pas un instant. « Oubliez-moi, ô hommes, s'écrierait-elle ; croulez, temples innombrables où m'honorent mes enfants ; relevez-vous, ô monarques prosternés devant moi ; peuples, ne me jetez plus ni fleurs, ni couronnes ; à tous les titres que je porte, à tous les ministères que je remplis je préfère mon innocence. J'aimerais mieux (le croirez-vous ?) n'avoir jamais eu Jésus pour fils que de savoir sur mon âme la tache la plus légère. Ce dont surtout je suis reconnaissante à Dieu, ce n'est pas de m'avoir donné le soleil pour manteau, c'est de m'avoir revêtu d'une justice immaculée. Ce n'est pas quand mon Fils m'appelle sa mère que je tressaille de la joie la plus douce, mais quand il me dit : « Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. »

* *

Mes enfants, la leçon est comprise, n'est-ce pas ? A l'exemple de votre Mère immaculée, vous devez mettre au-dessus de tout, dans votre estime et dans votre amour, l'innocence et la candeur. Car, en vérité, à quoi vous servirait-il de porter un beau nom, d'avoir un extérieur avantageux, une science remarquable, des succès retentissants, un cœur tendre et généreux, si vous gâtiez toutes ces qualités par de honteuses habitudes ? Aimez l'étude, ayez de belles ambitions, faites-vous des amis, à la bonne heure ! Mais, avant tout, soyez des immaculés. Ainsi soit-il.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

II

JÉSUS-CHRIST, PRINCIPE ET FIN DE TOUTES CHOSES

Ego sum principium et finis.
Je suis celui par qui tout commence et par qui tout se termine. (Apoc., I, 8).

Mes frères,

Il n'est pas rare de voir peint ou sculpté sur la pierre ou le bois qui supporte la table d'autel, ou brodé sur les vêtements sacerdotaux, ce que l'on appelle le monogramme du Christ. Celui-ci est formé par la superposition des deux premières lettres du mot grec Χριστὸς et il est connu sous le nom de « monogramme constantinien », parce que Constantin, qui l'avait emprunté à certaines inscriptions funéraires des catacombes, l'incrivit sur son « labarum ».

Dans la suite, on adjoignit à gauche et à droite de ce chiffre la première et la dernière lettre de l'alphabet grec, *alpha* et *omega,* pour bien attester la divinité de Jésus-Christ.

Au début et à la fin de l'Apocalypse, en effet, S. Jean met sur les lèvres de Notre-Seigneur cette

affirmation : « Je suis l'alpha et l'oméga, celui par qui tout commence et par qui tout se termine. » (Apoc., I, 8).

C'est cet aphorisme que nous allons commenter aujourd'hui.

I

« Je suis le principe, je suis le commencement, » a dit Jésus. Ne parlons pas de lui en tant que Verbe, c'est-à-dire Fils de Dieu, seconde Personne de l'adorable Trinité. Nous savons, selon le début de l'Evangile de S. Jean, qu'il était avant tout commencement, avant le temps, avant l'espace, « *in principio erat Verbum* » (Jo., I, 1). Il était dans le sein de Dieu, « *et Verbum erat apud Deum,* » parce qu'il était Dieu, « *et Deus erat Verbum,* » un avec le Père, et cependant distinct de lui, Dieu de Dieu, lumière de lumière, incréé, mais consubstantiel au Père.

En tant qu Homme-Dieu, nous trouvons également Jésus-Christ à l'origine, ou plutôt avant l'origine de toutes choses, image visible de Dieu invisible. Dans le dessein éternel de la Création, c'est lui, le Verbe Incarné, que Dieu a vu et décrété d'abord, c'est-à-dire le premier sur lequel se soit reposée la pensée de Dieu quand il a voulu créer, le premier aspect sous lequel s'est montré à lui l'ensemble des êtres.

Préexistant ainsi à tout, Jésus-Christ est le principe dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce.

1. Dans l'ordre de la nature, il est la cause initiale de tous les êtres. Remontant aux dernières raisons du plan divin de la Création, S. Paul en ses Epîtres nous montre dans l'Homme-Dieu celui à cause duquel tout a été fait au ciel et sur la terre, les choses invisibles et les visibles. Tout a été créé par lui et en lui ; tout subsiste en lui, « *omnia in ipso constant* » (Col., I, 17). Il est le chef, la tête et le principe de la Création, il a la primauté entre tous.

Ainsi tout dans l'univers a en lui son centre. De même qu'Auguste avait érigé sur le Forum une colonne d'or d'où rayonnaient toutes les voies de l'Empire, de même que, sur la place Notre-Dame à Paris, on a posé un plaque d'airain qui marque le point d'où partent toutes les routes nationales de France, de même Jésus-Christ est la borne milliaire d'or du monde, d'où viennent toutes les créatures. L'universalité des êtres est sortie de lui, comme le fleuve sort de sa source, « *omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil.* » (Jo., I, 4).

Cause initiale, il est en même temps la cause exemplaire, le prototype de toute la Création. Lorsque le Seigneur disait : « Faisons l'homme à notre image » (Gen., I, 26), il n'était question pour lui que d'une copie à tirer de l'Homme-Dieu. Adam fut formé sur le Christ et non le Christ sur Adam. Chacun de nous est son portrait Et s'il est sûr que les portraits d'un prince, conscients de le reproduire, seraient fiers de leur ressemblance avec lui et se conformeraient à ses sentiments, ne devons-nous pas nous glorifier d'être son image, nous respecter et respecter nos frères pour cette même raison ?

Cause initiale et exemplaire du monde créé, le Christ en est enfin le résumé. L'homme étant au confluent de deux mondes, celui des corps et celui des esprits, le Verbe incréé, par son union à la nature humaine, participe à l'un et à l'autre ; et il est ainsi l'abrégé de l'univers, le résumé de toutes les catégories d'êtres qui le peuplent, il les relie à l'adorable Trinité.

Admirons ici la sagesse de Dieu. Par l'union dans l'homme de l'esprit et de la matière, il se préparait à faire un second nœud autrement difficile, où, saisissant l'esprit et la matière déjà unis en l'homme et les unissant au Verbe, il a mis par là toutes choses dans l'unité, il a élevé, spiritualisé, divinisé tous les éléments matériels et spirituels, il a emporté tous les êtres dans sa gravitation sublime autour de Dieu. Ce qui a fait dire à S. Paul que Dieu « a tout récapitulé dans le Christ. »

2. Et si Jésus est ainsi le principe de toutes choses dans l'ordre de la nature, il l'est surtout dans l'ordre de la grâce, où il n'y a de saints que ceux qui ressemblent au Christ Jésus.

Puisque la grâce est une participation à la vie divine, elle ne peut dériver à toute la famille des enfants de Dieu que de son chef, à tous les membres que de la tête ; et dès le commencement, Jésus-Christ a été constitué chef de toutes les Puissances, tête de toute l'humanité. (Col., II, 10). S'il nous est permis de nous dire les fils de Dieu et ses cohéritiers (Rom., VIII, 17), c'est que Jésus nous communique ses titres et nous porte tous enracinés en lui. La vie qui est en lui comme en sa source, Dieu l'a versée à torrents en son Fils et le Fils s'est incarné, afin qu'en lui les hommes aient une vie plus abondante et meilleure que celle qui résultait de leur création, à savoir la vie de la grâce : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Jo., X, 16).

Cela étant, Jésus n'est pas seulement le principe de notre existence, il est aussi le principe nécessaire de notre vie surnaturelle. Il est seul pour donner la vie, pour guérir et pour sauver. Et quel autre pourrait-il y avoir ? Voyez-le au milieu de l'immense assemblée des âmes qui sont ou qui seront, irradiant tous les mondes, les remplissant de vie, de lumière, d'amour, de grâce, de mérites infinis. Voyez descendre du cœur de l'Homme-Dieu ce fleuve de doctrine, de dons surnaturels, de grâces actuelles, qui traverse et sillonne sans fin la terre pour y répandre partout la sainteté. C'est lui qui en est la source et qui l'a canalisée en Marie, afin que, comme un aqueduc immaculé, elle en distribue les eaux divines à toute l'Eglise.

Que tout cela est merveilleux et révèle de sagesse, d'amour ! Que tout cela est capable de nous prosterner dans l'adoration !

Et ce qui achève cette incomparable économie, ce qui nous doit réjouir et encourager, c'est que l'Homme Dieu récapitulant tous les êtres, lorsqu'il glorifie son Père, interprète la Création tout entière, il unifie dans son adoration les nôtres, il supplée à nos oublis, il comble nos insuffisances. Autrefois, dans le Temple, quand le coryphée chantait : « Béni soit le Seigneur ! » tout le peuple devait répondre : « Qu'il en soit ainsi. *Amen.* » De même nous devons faire écho au divin Chef de chœur et répondre *Amen* à son cantique de louange.

II

Principe par qui tout commence au ciel et sur la terre, le Verbe incarné, Jésus Christ, est aussi la Fin, celui par qui tout se termine.« Si tout a été créé par lui, dit l'Apôtre, tout pareillement a été créé pour lui, les choses visibles et les choses invisibles. » (Col., I, 16).

1. Dans l'ordre des choses visibles, pour qui pensez-vous qu'Adam ait été créé ? Ce fut pour former un corps au Fils de l'homme, au Dieu fait chair. Et le monde, pour qui a-t-il été créé, organisé comme il l'est ? C'est pour entretenir la vie de la race humaine, en vue du jour où, apparaissant lui-même, le Christ viendrait demander à l'univers la vie qu'il devait sacrifier pour notre salut. Et l'humanité, pourquoi subsiste-t-elle ? C'est pour lui fournir jusqu'à la fin des temps ces membres mystiques qui deviennent ses élus.

Ainsi la Création tout entière, depuis la préhistoire, est ordonnée au Christ, Pontife universel, pour être finalement, en sa Personne et par sa médiation, dédiée à Dieu. C'est la parole de S. Paul : « Tout est pour vous ; mais vous, vous êtes au Christ et le Christ est pour Dieu. » (I Cor., III, 23). De sorte que, où que nous cherchions dans la Création, nous trouvons Jésus la dominant comme son unique raison d'être, pour nous inviter sans fin à employer par lui toute chose à la gloire de son Père. Telle est notre destinée.

2. Contemplez maintenant le monde spirituel : tout s'oriente vers l'Homme Dieu dans le passé et dans le présent.

Dans le passé, c'est le long cortège des patriarches, des rois, des prophètes, des justes, ses ombres et ses figures, qui se tournent vers Celui qui devait venir et dont l'Apôtre a dit : « Il est la fin de la Loi. » (Rom., X, 4). Vous avez lu les comptes rendus des processions qui clôturent les Congrès eucharistiques internationaux. Par centaines de mille se déroule à travers les rues et places le grandiose défilé des enfants, de la jeunesse, des diverses associations, ligues, sociétés, corporations chrétiennes, des ouvriers, des fonctionnaires, des corps constitués, des représentants du peuple, des hommes d'Etat, des diplomates, des Ordres religieux, des prêtres, des évêques, tous précédant le Dieu-Hostie et lui formant comme une interminable et glorieuse avenue.

Tel est le Christ, devant lequel s'avance le long des âges, depuis le premier homme, l'importante théorie de tous ceux qui ont annoncé, figuré, attendu, espéré, désiré, préparé son avènement et qui lui-même ferme cette marche triomphale.

3 Il est aussi la fin de la loi nouvelle comme de l'ancienne. Elus, prédestinés de tout âge, de toute condition, de toute région, sont appelés en lui pour le compléter lui-même en son corps qui est l'Eglise. Et qu'y manque t-il donc, à ce corps ? Il y manque ses membres nouveaux. Il y manque tant d'âmes égarées ou séparées. Les apôtres de la prière, de la parole, de la plume, de l'action s'emploient à lui en donner chaque jour, et mettent leur zèle, leur dévouement, leur ambition, leur joie à procurer sa croissance.

Compléter Jésus, ce doit être le but de toutes nos œuvres, de même que c'est le but de toutes ses grâces. Et quelle mission ! quelle gloire ! quel objet proposé à notre activité ! Complément, nos actes de piété, nos actes de vertu, nos devoirs d'état, nos sacrifices, nos œuvres d'apostolat. Mais à la condition qu'on les rapporte à lui. Aussi bien, aimons à répéter ces paroles de la sainte Liturgie : « Seigneur, prévenez mes actions en les inspirant ; menez-les à bonne fin par votre secours, afin que chacune de nos œuvres commence et finisse par vous. »

* *

En terminant, je m'adresse à vous, jeunes gens, jeunes filles qui m'entendez. N'y en aura-t-il pas parmi vous qui, pris de la sainte passion d'ajouter au Christ total, voudront non pas donner seulement leurs œuvres, mais se consacrer eux-mêmes à cet apostolat dans la vie religieuse ou dans le sacerdoce ? Oh ! si quelques-uns la sentaient s'allumer en eux, cette flamme, qu'ils ne l'étouffent pas, qu'ils l'alimentent, au contraire, en se répétant le mot de S. Paul : « *Donec formetur Christus* » (Gal., I, 19), pour l'accroissement du Christ. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

III

Immaculée-Conception

LES RAISONS ET LES GLORIEUSES CONSÉQUENCES DE CE PRIVILÈGE

Mes frères,

L'Eglise honore aujourd'hui le plus beau privilège de notre Mère du ciel : celui de son immaculée conception. On vous a certainement exposé bien des fois déjà les preuves de ce glorieux privilège. Je ne vous en rappellerai qu'une aujourd'hui ; elle nous est fournie par l'Evangile que nous venons de chanter ou plutôt par l'archange Gabriel lui même, dont cet évangile rappelle le message. Ce grand archange affirme admirablement la pureté sans tache de Marie ; il nous dit pourquoi elle en a été favorisée et nous prédit la gloire qui en résultera pour cette idéale créature.

I

L'archange Gabriel affirme d'abord la pureté sans tache de Marie. Vous savez tous comment, lorsque cet Esprit céleste se présenta devant la Vierge en prière dans sa maison de Nazareth, il la salua respectueusement par ces paroles si souvent redites depuis : « Je vous salue, pleine de grâce ! » Quel est le sens de ce salut et que veut dire l'archange en saluant Marie « pleine de grâce » ?

Etre en état de grâce, c'est être exempt de péché, du moins mortel, c'est avoir l'âme pure de toute souillure grave, c'est jouir de l'amitié de Dieu. L'enfant qui vient d'être baptisé est en état de grâce et y reste jusqu'à ce qu'une faute mortelle vienne lui faire perdre l'innocence et chasser Dieu de son cœur. Le pécheur qui sort du confessionnal après avoir reçu, avec les dispositions voulues, la sainte absolution est en état de grâce. Le juste qui par sa vigilance reste toute sa vie dans l'amitié de Dieu et s'efforce de grandir tous les jours en sainteté est en état de grâce.

Est ce à dire que tous ceux dont je viens de parler possèdent la plénitude de la grâce ? Non, certes. Si abondante que soit la grâce en eux, elle n'est pas telle qu'elle ne puisse être plus abondante encore, et surtout, si vigilants qu'ils aient été sur eux-mêmes, il n'en est guère qui, un jour ou l'autre, n'aient perdu, au moins pendant quelques instants, cette grâce en commettant quelque faute mortelle.

Même s'ils n'ont pas eu ce malheur, même s'ils ont eu le bonheur, comme cela est arrivé à quelques saints et comme c'est le cas des enfants qui meurent avant l'usage de la raison, même s'ils ont eu ce bonheur de conserver toute leur vie l'innocence de leur baptême, on ne peut pas dire pour cela qu'ils sont pleins de grâce, que leur vie tout entière fut pleine de grâce, car au moins les instants qu'ils ont vécus avant leur baptême en ont été privés. Et n'y eût-il dans leur vie que ces instants vides de grâce, puisque la grâce est incompatible avec le péché originel dont ils étaient souillés en naissant, qu'on ne pourrait pas dire d'eux qu'ils possèdent la plénitude de la grâce.

Puisque l'archange salue Marie « pleine de grâce, » c'est donc que ce vide n'a pas existé pour elle, c'est donc que depuis le premier instant de sa vie, depuis sa conception même, elle a été pure et sainte, c'est donc qu'elle a toujours possédé Dieu dans son cœur par la grâce et que jamais le démon n'y a trouvé place, c'est donc qu'elle n'a jamais été souillée par le péché, même originel.

Cette grâce qui a rempli et sanctifié sa vie entière, la T. S. Vierge l'a augmentée sans cesse par ses bonnes œuvres et la pratique de toutes les vertus, en sorte qu'elle est parvenue à une sainteté si élevée, à une plénitude de grâce si complète qu'il est impossible à aucune créature de la surpasser ni même de l'égaler. Elle a été aussi sainte, aussi comblée de grâces qu'il est possible à une créature de l'être.

Cette plénitude de grâce en Marie nous explique l'attitude de l'archange devant elle. Bien des anges sont apparus aux hommes au cours des siècles, à Loth, par exemple, à Abraham, à S. Joseph et à bien d'autres. L'archange Gabriel lui-même s'est montré au prophète Daniel, au prêtre Zacharie, mais nous ne voyons pas que ni lui ni les autres anges aient jamais salué les premiers ceux auxquels ils apparaissaient. Ceux-ci, au contraire, se prosternent devant eux avec un respect mêlé d'effroi, comme le font Tobie et sa famille.

Ici, c'est l'archange Gabriel qui salue le premier Marie. Pourquoi cela, sinon parce qu'il sait que Marie lui est supérieure en sainteté ? Dieu trouve des taches même dans ses anges : « *Et in angelis reperit pravitatem.* » (Job, IV, 18), tandis qu'il n'en trouve aucune en Marie et que l'Eglise peut chanter aujourd'hui : « *Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te.* Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a aucune tache en vous. »

II

D'où vient donc à Marie cette pureté sans souillure ? Pourquoi a-t-elle été l'objet d'un privilège si extraordinaire ? L'archange nous le dit : c'est parce que Dieu est avec elle.

Dieu peut être avec nous de bien des façons. Il est avec nous par sa présence invisible partout : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* Il est avec nous par sa grâce ; de celui qui l'aime et l'écoute Jésus-Christ ne dit-il pas : « *Ad eum veniemus et apud eum mansionem faciemus.* Nous viendrons à lui, mon Père et moi, et nous ferons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23). Durant sa vie terrestre, Jésus-Christ était avec ceux qui l'entouraient et rien que sa présence sous le toit de Zacharie et de sainte Elisabeth suffit pour purifier S. Jean-Baptiste du péché originel.

Mais il va être avec Marie d'une manière bien plus intime, bien plus complète encore par le mystère de l'Incarnation que l'archange vient lui annoncer. C'est surtout pour elle qu'il va être l'Emmanuel, c'est-à-dire le Dieu avec nous. Pendant de longs mois elle va le porter dans son sein et lui fournir sa chair et son sang ; petit enfant, elle le portera dans ses bras et le pressera sur son cœur ; durant les longues années de sa vie cachée, elle jouira de son intimité sous le toit de Nazareth.

La maternité divine établit entre Marie et Notre-Seigneur les plus étroits et les plus indissolubles de tous les liens : ceux du sang, une solidarité si parfaite qu'on a pu dire que Marie c'est Jésus commencé et que Jésus c'est Marie continuée. Or c'est à cause de cette solidarité et de ces liens de parenté que Marie a été préservée du péché originel et créée pleine de grâce.

L'honneur de Notre-Seigneur exigeait qu'il en fût ainsi. Il ne pouvait permettre que celle qui devait être sa mère fût, même un seul instant, l'esclave du démon, que la chair qu'il devait recevoir d'elle fût une chair de péché. Vous savez avec

quelle malignité le monde reproche aux enfants les tares physiques ou morales de leurs parents : avec quelle infernale satisfaction le démon aurait reproché la déchéance originelle de sa mère à Notre-Seigneur, si celui-ci ne l'eût prévenu par sa grâce et la vertu de ses propres mérites !

Oui, son honneur, mais aussi l'amour qu'il portait à sa mère exigeait que Notre-Seigneur la préservât du péché originel et qu'il la créât aussi sainte qu'il est possible à une créature de l'être. Quel est l'enfant qui, pouvant enrichir sa mère de tous les dons capables d'en faire une mère idéale, lui refuserait ces dons ? Nous aimons notre mère telle que le bon Dieu nous l'a donnée et nous la préférons à toutes les autres femmes, n'y aurait-il pour cela que cette seule raison, qu'elle est notre mère. Nous n'avons pu la choisir, nous n'avons pu la préparer à notre gré. Mais il n'en est pas de même de Notre-Seigneur. Dieu de toute éternité, il a pu de toute éternité parer de toutes les qualités, orner de toutes les vertus, enrichir des grâces le plus précieuses celle de qui il devait naître et la rendre digne de lui. Aurait-il aimé sa gloire et aurait-il aimé sa mère s'il ne l'avait fait ?

III

Il l'a fait et ce privilège unique dont elle est l'objet lui a valu, lui vaut et lui vaudra jusqu'à la fin des temps d'être bénie entre toutes les femmes, selon la prophétie de l'archange Gabriel : « *Benedicta tu in mulieribus.* » Le Souverain Pontife, en 1854, a fait de cette vérité un dogme de foi. Quatre ans plus tard, en 1858, Marie elle-même est descendue du ciel à Lourdes pour l'affirmer. A Bernadette qui lui demande son nom elle répond : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Mais le monde chrétien n'avait pas attendu la décision de l'Eglise ni l'aveu condescendant de Marie pour croire à la pureté sans tache de cette bonne Mère. Dès les premiers siècles, les docteurs l'avaient, comme je le fais en ce moment, déduite des paroles de l'archange Gabriel la saluant pleine de grâce et ils l'avaient chantée dans les termes les plus louangeurs. Oui, bénie entre toutes les femmes, Marie l'a été de son vivant même par sainte Elisabeth et par les foules qui suivaient Jésus, elle l'a été par les apôtres et les premiers chrétiens ; elle le fut par la suite des siècles qui lui érigent des temples somptueux, chantent ses louanges avec enthousiasme, organisent des pèlerinages en son honneur et lui dressent des statues partout, dans le fond des vallées, au sommet des collines, sous l'ombrage des forêts, dans le creux des chênes ou celui des rochers, au carrefour des rues et sur les places publiques. Bénie, elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Quand les fêtes de Marie ont-elles été célébrées avec plus de magnificence, quand les foules se sont elles rendues aussi nombreuses à ses sanctuaires, à Lourdes en particulier, pour y honorer son immaculée conception ?

Oui, bénissons Marie plus qu'aucune autre femme, plus qu'aucune autre sainte, parce qu'elle les dépasse toutes par sa pureté, sa sainteté, son crédit près de Dieu, par les bienfaits qu'elle obtient à tous ceux qui l'invoquent. Chaque fois que nous récitons la Salutation angélique, que nous redisons ces paroles : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, » et Dieu sait si nos lèvres les murmurent souvent, faisons un acte de foi en la plénitude de grâce de notre bonne Mère et en son immaculée conception, redoublons de confiance en elle, en songeant au crédit sans limite que cette pureté lui donne sur le cœur de Dieu. Félicitons-la, bénissons-la, aimons-la, enfin, pour son idéale beauté. Ainsi soit-il.

IV

3e Dimanche de l'Avent

S. JEAN-BAPTISTE ET LE PRÊTRE

Mes frères,

S. Jean-Baptiste fut chargé par Dieu de préparer ses compatriotes à la venue du Messie. Il est un homme parmi nous qui, comme lui, est chargé de nous préparer à la venue du Sauveur, dans nos cœurs d'abord, puis au jour du Jugement. Cet homme, c'est le prêtre. Entre lui et S. Jean-Baptiste les analogies sont frappantes, comme nous le voyons dans l'Evangile d'aujourd'hui.

I

Dès sa prime enfance, S. Jean-Baptiste fut porté dans le désert par sa mère sainte Elisabeth, désireuse de l'arracher au massacre des Saints Innocents et de le préserver des coups d'Hérode, dont il était d'autant plus menacé qu'il était plus proche parent du Sauveur. Dès sa jeunesse, le futur prêtre, lui aussi, est envoyé dans la solitude du Séminaire, où il est séparé du monde et mis à l'abri de ses scandales et de ses pernicieuses influences.

Dans le désert, S. Jean-Baptiste mène une vie de prière et de pénitence et se prépare, à l'école du St-Esprit, à sa mission de précurseur. Telle est aussi la vie que mène le futur prêtre au Séminaire, pour s'y préparer à sauver les âmes.

Aussi, lorsqu'il en sort, ne provoque-t-il pas, sur ceux qui le voient, un étonnement moins grand que celui qu'excitait S. Jean sur les foules qui venaient le voir et l'entendre. Son genre de vie, son habit, son langage, tout faisait voir que le fils de Zacharie n'était pas un homme comme les autres. L'impiété a beau vouloir dépouiller le prêtre de son caractère sacré, tout le monde se rend compte que lui non plus n'est pas un homme comme les autres. Qu'est-il donc ?

Telle est la question que les Juifs de Jérusalem firent poser à S. Jean par des prêtres et des lévites qu'ils députèrent auprès de lui. Le récit de

sa vie extraordinaire, l'écho de ses prédications, le détail des conversions qu'il opérait étaient venus jusqu'à eux et comme l'époque où devait paraître le Messie était venue, puisque, selon la prophétie de Jacob, le sceptre était sorti de Juda et que les soixante-dix semaines prédites par Daniel étaient écoulées, ils se demandaient si Jean ne serait pas le Messie attendu ou le prophète Elie, dont le retour sur la terre, selon la croyance des Juifs, devait précéder la venue du Messie, ou si, en tout cas, il ne serait pas un prophète comme ceux que Dieu avait si souvent envoyés à Israël.

Un motif autre que la curiosité amenait encore vers S. Jean les envoyés des Juifs. La plupart d'entre eux, dit notre Evangile, étaient pharisiens ; or, préludant aux anathèmes dont Jésus lui-même devait un jour les accabler, S. Jean ne les avait pas ménagés dans ses prédications. Plus d'une fois il les avait traités de race de vipères et les avait menacés des châtiments du ciel. Ils avaient ces reproches à cœur et n'étaient pas fâchés de demander au terrible prédicateur de quel droit et en vertu de quel titre il les malmenait si fort.

II

La vue du prêtre et son ministère provoquent aujourd'hui encore les mêmes étonnements et les mêmes questions. Le prêtre enseigne des vérités qui dépassent notre raison, qui échappent au contrôle de la science, que cependant il impose aux intelligences, pour lesquelles il exige une foi, une soumission complète. Les incroyants de bonne foi, dont l'âme, comme celle de tout homme raisonnable, est naturellement chrétienne et inclinée vers le surnaturel, sentent que les vérités que prêche le prêtre peuvent, doivent être vraies, car leur raison leur dit comme à nous que le monde n'a pu se faire tout seul, qu'il y a un Dieu qui doit être juste autant que puissant, qui par conséquent un jour nous jugera sur la façon dont nous l'aurons servi. L'enseignement du prêtre ne les étonne qu'à demi, comme n'étaient étonnés qu'à demi les contemporains de S. Jean-Baptiste en attente du Messie. Seulement, pour croire plus volontiers à sa parole, ils ne seraient pas fâchés de savoir qui il est, au nom de qui il parle et quelle foi on peut avoir en sa parole.

D'autre part, le prêtre prêche une morale qui gêne beaucoup d'individus, presque autant que gênaient les pharisiens les prédications de S. Jean. Eux aussi et plus que les premiers ils s'insurgent contre les enseignements de la chaire chrétienne, contre ces imposteurs qui contrarient leurs bas instincts, condamnent leur hypocrisie, leurs injustices et leurs débauches. De quoi vous mêlez-vous, semblent-ils dire au prêtre, de quel droit nous empêchez-vous de vivre notre vie et nous reprochez-vous notre conduite ? Qui êtes-vous pour nous parler comme vous le faites ?

Qu'était S. Jean-Baptiste ? Interrogé par les envoyés de Jérusalem, il déclara la vérité et ne la nia pas, il déclara qu'il n'était pas le Christ, ni Elie, ni le prophète. Il n'est pas le Christ, mais seulement le héraut chargé de lui préparer les voies ; il n'est pas Elie, quoiqu'il en ait l'esprit et le courage et n'ait pas déployé moins de sainte énergie en face d'Hérode et d'Hérodiade qu'Elie en face d'Achab et de Jézabel. Il n'est pas prophète, car Jésus-Christ lui-même a déclaré qu'il est plus qu'un prophète. Il a été envoyé non pour annoncer le Messie aux hommes, mais pour le leur montrer et leur dire : « *Ecce Agnus Dei !* » le Messie, le Rédempteur, l'Agneau de Dieu qui doit effacer les péchés du monde, *ecce*, le voilà !

Qu'est le prêtre ? Hélas ! il n'est pas le Christ, lui non plus, il n'est qu'un pauvre homme, moins digne encore que S. Jean-Baptiste de dénouer les souliers du vrai Christ Notre-Seigneur. Comme homme, toutefois, il a les mêmes droits que les autres hommes, il est citoyen comme eux et comme tel, aussi bien qu'eux, il peut dire son mot, quoique par prudence il s'en abstienne ordinairement, dans les affaires de la cité ou de la nation. Il prend part à toutes les charges de son pays ; en retour, il est juste, quel que soit l'habit qu'il porte, qu'on ne lui refuse aucun des droits, droit de posséder, d'enseigner, de s'associer, etc., que la loi reconnaît à tous les citoyens.

Il n'est pas Elie, il n'est pas, comme le fera un jour ce personnage, descendu du ciel ; il est né et il a grandi comme les autres hommes, il est sujet aux mêmes misères physiques ou morales. Dieu l'a voulu ainsi, pour qu'il comprenne mieux les misères de ses frères et y compatisse avec plus d'indulgence. Il n'est pas prophète non plus; ses qualités naturelles ou acquises, sa science, son habileté dans les affaires de ce monde peuvent être grandes, mais elles peuvent aussi être très modestes et bien inférieures à celles de beaucoup de ceux qui l'entourent.

III

Qu'est-il donc, alors ? D'où lui viennent le prestige qui l'entoure et l'autorité qu'il exerce ? Ce qu'il est ? S. Jean nous l'apprend dans sa réponse aux prêtres et aux lévites que les Juifs ont envoyés vers lui : « Je suis, répond-il, la voix de celui qui crie dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » S. Jean-Baptiste déclare qu'il n'est pas le Christ, mais seulement son héraut, chargé par Dieu de préparer les cœurs à le recevoir.

Voilà également ce qu'est le prêtre. Il ne parle pas en son nom propre, ce qu'il prêche n'est pas le fruit de son imagination, comme le sont les systèmes des philosophes, il n'est que la voix, le porte-parole de Dieu dont il est le ministre. Lors donc qu'il nous prêche ce qu'il faut croire, il ne fait que nous enseigner les vérités que Dieu a révélées ; lorsqu'il nous commande le bien ou nous défend le mal, il n'est que l'écho du souverain législateur promulguant le code de la morale. Et quand il administre les sacrements, qu'il baptise, qu'il absout, qu'il consacre la Sainte Eucha-

ristie, ici encore il peut dire comme S. Jean : « Je suis la voix, la voix de Jésus-Christ et je ne suis que cela ; c'est lui, quoique vous ne le voyiez pas, quoique peut-être vous ne le connaissiez pas, c'est lui qui en réalité baptise, absout, consacre par ma bouche, je ne fais que lui prêter ma parole, mais c'est lui qui opère toutes ces merveilles par mon ministère » C'est parce qu'il parle au nom de Dieu que le prêtre le fait avec autant d'assurance et d'autorité, et c'est pour la même raison que nous devons soumettre notre raison aux vérités qu'il enseigne et notre conduite aux règles qu'il trace. « Qui vous écoute m'écoute, a dit le Maître, au contraire, qui vous méprise me méprise. »

C'est parce qu'elle est la voix de Dieu que la parole du prêtre est si efficace. On a voulu de nos jours la remplacer par une parole simplement humaine. Aux dogmes catholiques on a voulu substituer des dogmes laïcs, à la morale chrétienne une morale sans Dieu que les instituteurs enseigneraient à leurs élèves sur les bancs de l'école. Vous savez à quoi on a abouti : à former des générations qui ne croient plus à rien et ne respectent plus rien, où chacun veut vivre sa vie sans s'inquiéter du voisin, où l'égoïsme règne de façon scandaleuse, où les uns affichent un luxe provocant, tandis que leurs frères, à côté d'eux, meurent de faim. Les gouvernements aveugles ont favorisé ce désordre en contrariant de mille manières le recrutement et le ministère du clergé, en face des chaires de vérité, trop souvent vides faute de prêtres, se sont dressées par centaines les chaires de l'erreur qui trompent les esprits et pervertissent les volontés. On commence à s'apercevoir qu'on s'est trompé et nos dirigeants eux-mêmes font appel aux forces spirituelles qui répareront le mal accompli. Hélas ! ceux qui les représentent, ces forces spirituelles, sont devenus bien rares, je viens de le dire ; bien des voix qui prêchaient la vérité et la vertu en chaque village se sont éteintes et beaucoup d'autres, en bien des régions déchristianisées, se font entendre dans le désert.

Eh bien ! que d'autres voix s'élèvent et fassent écho à la leur ! Tous ceux qui sont capables de prendre la parole ou de manier la plume peuvent être ces voix. Soyez les porte-parole de Dieu à votre foyer, parents chrétiens, et instruisez-y vos enfants et vos domestiques. Soyez les porte-parole de Dieu dans les milieux que vous fréquentez, jeunes étudiants, jeunes ouvriers ou jeunes agriculteurs, instruisez-vous pour réfuter les erreurs qui y ont cours et pour y rétablir la vérité ; menez une conduite édifiante, pour que vos exemples donnant de l'autorité à vos conseils et à vos encouragements, ceux-ci et ceux-là entraînent vos camarades à votre suite. Soyez les porte-parole de Dieu, écrivains, et vous surtout, représentants de la presse. Un grand évêque a dit : « Si S. Paul revenait sur la terre, il se ferait journaliste. » C'est dire l'apostolat considérable que vous pouvez exercer sur les masses qui vous lisent, si vous avez soin d'être la « voix », l'écho fidèle des enseignements de l'Eglise. Combien cet apostolat s'impose dans le monde moderne, où beaucoup ne vont plus à l'église, mais où presque chacun reçoit un journal.

En agissant ainsi, vous préparerez les voies du Seigneur et son retour dans notre société paganisée. Vous contribuerez au salut de notre cher pays. Sans être le Christ, ni Elie, ni prophète, ni même prêtre, vous procurerez la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ainsi soit-il.

PETIT AVENT POUR UN NOUVEL AVÈNEMENT DU CHRIST

II

L'ÉVANGILE, CODE DE VÉRITÉ

Mes frères,

Le monde en désarroi semble à l'heure actuelle, avons-nous dit, se tourner vers le Christ comme vers son Sauveur. Ce serait donc le moment, pour les chrétiens, de se consacrer — nouveaux précurseurs — à préparer un nouvel avènement du Christ dans une société redevenue païenne. Détenteurs des forces spirituelles, ils doivent prendre conscience de leurs responsabilités catholiques et sociales, sortir de leur égoïsme et de leur indifférence et, l'Evangile en main, se mettre au travail.

I. — *La destinée éternelle de l'homme*

Le premier devoir du voyageur avant de quitter sa maison, avant même d'avoir réuni ses bagages, est de savoir où il veut aller, par quel chemin et par quels moyens. Le premier souci de celui qui veut bâtir est de réfléchir au terrain dont il dispose, à la destination de son édifice, aux ressources qu'il y peut consacrer. L'artiste, de son côté, ne se mettra au travail qu'après mûre réflexion, ayant déjà construit son chef-d'œuvre dans sa pensée.

Désireux d'apporter au monde un nouvel ordre social, nous avons, nous chrétiens, à réfléchir aussi, à nous poser quelques questions, à élucider quelques points avant de nous mettre à l'œuvre.

D'où vient l'homme et où va t il ? Quelle est sa raison d'être sur la terre et sa destinée ? Son existence est-elle bornée par la naissance ou la mort, ou dépasse-t-elle ces limites ? Le bonheur est-il possible pour l'homme ? Où, quand, dans quelles jouissances pourra t-il rencontrer la béatitude ? Autant de questions auxquelles l'Evangile se chargera de répondre.

Si nous parcourons l'enseignement de Jésus, nous ne manquerons pas d'être frappés de l'insistance avec laquelle il parle de la mort. C'est par des comparaisons, des histoires imagées, qu'il nous fait entendre cette doctrine : les vierges folles ont négligé de garnir leur lampe, et, quand

l'époux arrive, il est un peu tard pour courir aux provisions ; à leur retour, elles trouvent la porte fermée. Le serviteur paresseux voit son maître revenir à l'improviste et lui demander compte de son travail ; sa paresse étant découverte, il est mis à la porte. Le père de famille n'ayant pas su veiller sur ses biens, le voleur est entré et lui a causé préjudice. Et Jésus termine en disant : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (Math., xxv, 13). « Tenez-vous donc prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y pensez pas. » (Math , xxiv, 44).

Mais tandis qu'il parle de mort, Jésus prédit une vie éternelle : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. » (Jo., xi, 26). « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. » (Jo., iii, 16). « Quiconque aura quitté ou son père ou sa mère ou ses biens à cause de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » (Math., xix, 29).

Cette vie éternelle, Jésus la compare tantôt à un règne de puissance et de gloire : « Vous siégerez sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël (Math., xix, 28). Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé » (Math., xxv, 34), tantôt à un festin où les justes seront assis avec Dieu à une table commune : « Afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume » (Luc, xxii, 30), tantôt à un accès dans la maison du Père : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père, et c'est là que je vais vous préparer une place. » (Jo., xiv, 2, 3).

S'il est possible à l'homme de vivre éternellement, si son existence ne se limite pas à cette vie terrestre, c'est qu'il a une âme immortelle : « Ne craignez pas, dit Jésus, ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme dans la géhenne. » (Math., x, 28). La parabole de Lazare et du mauvais riche nous fait entendre la même doctrine : tous deux meurent, et tandis que leur dépouille est confiée à la terre, ils sont portés, l'un dans le sein d'Abraham, l'autre en enfer.

Si leur sort est différent au delà de la mort, c'est que leurs mérites différaient aussi et que Dieu a tout pesé dans la balance de sa justice. Aussi « que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ? Que donnera-t-il en échange de son âme ? Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, pour donner à chacun selon ses œuvres. » (Math., xi, 26, 27 ; Marc, viii, 36).

Enfin Jésus nous fait entrevoir le jour où l'âme, momentanément séparée du corps, redemandera sa dépouille à la terre et lui rendra la vie ; ce sera la résurrection : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., vi, 54-56).

Nous n'avons rappelé ici que quelques textes ; la lecture entière et attentive de l'Evangile nous en fournirait bien d'autres du même genre ; ils suffisent pour nous permettre d'en tirer trois conclusions :

La première, que l'homme est fait de corps et d'âme, et que c'est l'âme, l'élément principal, qu'il faut défendre et sauver avant tout.

La seconde conclusion est celle-ci : l'homme est fait pour le bonheur ; cette aspiration que tout être humain sent en lui, conjointement avec le désir de vivre toujours, sera pleinement satisfaite. Et ce bonheur se présente à nos yeux comme une vie de famille : le Père céleste, c'est-à-dire Dieu, nous accueille en sa demeure éternelle et nous y associe à sa félicité Le corps lui-même, à dater de la résurrection, aura sa part de cette vie bienheureuse, et la mort n'aura été que temporaire.

D'où il suit que l'homme n'est sur terre qu'un passant, que sa destinée et sa patrie sont ailleurs ; et nous comprenons mieux maintenant les tristesses inhérentes à la vie d'ici-bas. La vie est un combat dont la palme est aux cieux ; c'est une conquête du bonheur ; or qui dit lutte et conquête, dit nécessairement effort et sacrifice.

II. — *L'ordre social en fonction de la destinée éternelle.*

Ce ne sont pas ces quelques paroles, fussent-elles lumineuses, ce n'est pas non plus une lecture superficielle de l'Evangile entier, qui doivent nous préparer à notre rôle social. Il y faut plus que cela : il y faut un contact assidu et fréquent avec l'Evangile, des méditations et réflexions profondes, pour aboutir à des convictions solides et agissantes.

Quand ce sera fait — ou plutôt à mesure que ce sera fait — nous pourrons nous faire une juste idée de l'ordre social chrétien et nous consacrer à sa réalisation.

Deux principes alors nous apparaîtront comme les bases indispensables de cet ordre social : la formation de l'âme — intelligence, volonté et cœur — d'une part ; et d'autre part, organisation de la société telle que, loin de compromettre la destinée éternelle, elle aide à la réaliser.

S'il est vrai — et Jésus nous l'affirme — que le bonheur est dans une autre vie, il importe d'en avertir les esprits et de les mettre en garde contre des utopies ; celles-ci, en effet, ne peuvent que troubler les idées exciter les passions et par les désillusions qu'elles amènent fatalement, faire sombrer dans le découragement, parfois même dans la révolte.

S'il est vrai que le bonheur est la palme d'un combat, il faut former les volontés, leur donner ce mâle courage que rien n'abat, qui ne se laisse pas arrêter par les difficultés, et aussi cette confiance en un Dieu tout puissant et paternel qui seconde nos efforts.

Si la vie d'ici bas est parfois âpre et dure, il faut, pour en adoucir l'amertume, développer

dans les cœurs la flamme de la charité. Car l'amour est une force : on travaille et l'on souffre volontiers pour celui qu'on aime, et plus la tâche est pénible et plus l'amour se révèle et s'affirme. Et puis aussi c'est la charité fraternelle qui conduit à s'aider les uns les autres, et, portés en commun, les fardeaux sont moins lourds.

Il faut former les âmes, car c'est en vain qu'on travaillerait au bonheur de l'humanité. Comment, en effet, l'homme pourrait-il être rassasié par les seules satisfactions corporelles, alors que son esprit aspire à la vérité, à la beauté, sa volonté au bien et son cœur à l'amour ?

Il faut former les âmes, car c'est à l'âme qu'il appartient de gouverner le corps, de mériter la récompense, d'entrer la première en possession de la vie éternelle et d'assurer ensuite au corps sa part de bonheur.

Il nous faut donc un ordre social qui aide et qui protège la diffusion des idées saines, qui assure une éducation ferme et virile, qui favorise toutes les initiatives charitables et qui poursuive l'erreur et le vice.

Un ordre social chrétien se doit ensuite de favoriser de tout son pouvoir la réalisation de la destinée de l'homme ; bien loin, par conséquent, de se désintéresser des intérêts éternels de l'humanité, il doit au contraire organiser la vie d'ici-bas en vue de l'éternité.

Et qu'est-ce à dire ?

Tout d'abord, respect à la dignité humaine : tout homme est grand de par son titre de fils de Dieu et d'élu à la gloire du ciel. Respect à ses convictions et à sa foi, respect à sa vertu et à sa dignité morale.

Nous voulons un ordre social où chacun puisse, sans être obligé d'atteindre à l'héroïcité, garder sa vertu, pratiquer sa religion. Un ordre social qui protège l'innocence et la jeunesse, dans les milieux de travail comme dans l'organisation des loisirs. Un ordre social qui réprouve et arrête toute propagande malsaine par la presse, cinéma, théâtre ou tous autres moyens.

Et comme ce sont les familles qui constituent la société, nous voulons qu'on donne à celles-ci tout le soin possible : respect de la femme qu'il faut toujours voir dans sa dignité de future mère ; respect et protection du lien conjugal un et indissoluble ; guerre à tout ce qui peut porter atteinte à la paix du foyer et y introduire toutes sortes de misères physiques et morales.

Nous voulons une organisation sociale qui permette aux époux de faire leur devoir et de peupler leur foyer. Et donc nous voulons un salaire qui assure, par le seul travail du père, le pain de la famille, une équitable répartition des richesses, des gains, comme aussi des charges publiques, qui, sans opérer un rigoureux nivellement social, apaise et supprime la lutte des classes en assurant à chacun une vie convenable.

Nous voulons une organisation sociale qui permette à l'épouse de demeurer au foyer, pour lui garder cet air accueillant qui le fait aimer à toute la famille et surtout pour se consacrer comme il convient à ce qui est sa tâche par excellence : l'éducation des enfants.

Préparer et réaliser des foyers unis et chrétiens, peupler ces foyers et donner aux enfants une formation morale basée sur l'Evangile, voilà la vraie manière de porter remède à nos maux actuels, voilà les grandes lignes de la restauration sociale à laquelle tout chrétien doit actuellement se consacrer.

III. — *Réponse à une objection*

On nous dira peut-être : « Vous renoncez à trouver le bonheur ici-bas et vous prétendez le placer dans un autre monde. Mais du même coup vous imposez à l'homme un fardeau intolérable, et si, incapable de se plier exactement à vos principes, il manque sa destinée éternelle, vous l'aurez privé de toutes consolations. Ne valait-il pas mieux, en ce cas, lui adoucir au moins la vie présente ? »

La réponse est aisée : si nous voulons un ordre social chrétien, c'est dans la conviction que, seul, il peut assurer au maximum le bien temporel des peuples.

La réflexion d'une part, l'expérience de l'autre nous le prouvent aisément.

Si, dans une machine, un rouage grince ou se déplace, c'est toute la machine qui devient inapte à faire son service. Si, dans une armée, un subalterne se refuse à obéir, il compromet la victoire. Si, dans un corps humain, un membre devient malade, c'est toute l'activité du corps qui est compromise.

Or le monde est une immense machine que Dieu a organisée et gouverne ; solidaires les uns des autres, nous en sommes tous les rouages. Mais si, volontairement, nous cherchons à détourner cette machine de sa fin propre, si nous entendons faire dévier son activité, nous compromettons sa marche, son fonctionnement ; alors c'est tout qui ne va plus et c'est tout le monde qui en souffre.

Au lieu de cela, prêtons-nous chacun à ce que Dieu nous demande, cherchons d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste nous sera donné par surcroît.

Car Dieu est un père et il en a toute la tendresse ; nous pouvons donc lui faire confiance : il n'imposera pas à nos faibles épaules un joug trop pesant, il dosera sagement la souffrance qui mérite et la joie qui fait supporter la souffrance ; enfin il nous donnera sa grâce qui nous rendra forts.

Ce serait encore une erreur de croire que le bonheur humain pourrait résider dans une vie sans contrainte ; car il est impossible en notre monde d'épargner à quelqu'un toutes les contrariétés, et elles lui seront d'autant plus pénibles qu'il aura moins de force d'âme et de caractère pour les supporter. Et d'ailleurs le déchaînement

de ses passions sans frein le conduirait fatalement à des erreurs qu'il paierait douloureusement.

Enfin l'expérience nous dit assez que ce ne sont pas les biens temporels qui font le bonheur. Il est des riches, comblés de tous les avantages, qui ne sont pas heureux, et des pauvres qui vivent dans la joie. Il est des âmes toujours tristes et insatisfaites au milieu des plaisirs, et d'autres qui sont heureuses de souffrir pour une noble cause.

Le bonheur ici-bas réside plus dans un état d'âme que dans une accumulation de biens matériels, qui d'ailleurs ne seront jamais le privilège que d'un petit nombre et non de la foule.

Et nous avons conscience que l'ordre social chrétien est encore le plus apte à assurer le bonheur temporel, parce qu'il est générateur d'ordre et donc de tranquillité et de paix, et parce qu'il forme des âmes et des caractères capables de faire face au devoir et aux difficultés. Nous dirions encore sous une autre forme : l'ordre social chrétien réussira mieux que tout autre à supprimer bien des maux actuels ; quant à ceux qu'il laissera subsister, car nul ne pourrait les supprimer, il aidera puissamment à les supporter. Que pourrions-nous désirer de mieux ?

* *

L'Evangile, voilà donc l'unique code de vérité où il nous faut aller chercher la lumière. C'est à cette lumière que nous, chrétiens, nous voulons refaire l'ordre social : nous avons la conviction de servir ainsi à la fois les intérêts temporels et éternels de nos frères. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

LVII

SAINT SIMÉON

Moïse, en établissant sa législation théocratique, en a fixé une partie dans le troisième livre du Pentateuque, le Lévitique, que les rabbins de jadis ont quelquefois appelé aussi « la loi des prêtres » ou la « loi des offrandes. » Cet ouvrage inspiré contient, en effet, les prescriptions relatives à certaines oblations obligatoires en plusieurs circonstances. Son douzième chapitre, notamment, règle les rites qui doivent s'accomplir après la naissance d'un enfant.

Après une période purificatoire, il était nécessaire de « porter à l'entrée du tabernacle du témoignage un agneau d'un an pour être offert en holocauste, et, pour le péché, le petit d'une colombe ou d'une tourterelle, » que la mère devait remettre au prêtre, chargé de les offrir au Seigneur en priant pour elle. Lorsqu'il s'agissait de gens pauvres, l'offrande de l'agneau était remplacée, selon la coutume, par celle d'une paire de colombes.

I

Marie et Joseph étaient trop attachés à la religion pour se soustraire à cette cérémonie, lorsque l'Enfant Jésus leur fut confié. Ils auraient pu s'en dispenser, cependant, car il est de toute évidence que les règlements établis pour la généralité des mortels perdaient toutes leurs forces lorsqu'il s'agissait d'un cas unique comme celui du Christ. Mais l'abstention eût pu donner matière à scandale, d'autant plus que l'immense majorité des foules ne voyait en Notre-Seigneur qu'un enfant ordinaire et que, seule, la suite des événements devait révéler publiquement sa divinité.

La famille bénie se rendit donc à Jérusalem et pénétra dans la cour des femmes, où devaient se dérouler les cérémonies de la purification, car toutes les parties du Temple n'étaient pas accessibles à tout le monde et des indications minutieuses déterminaient le point où devaient s'arrêter les Gentils, les prosélytes, et les représentantes du sexe faible.

Et voici, selon l'Evangile de Luc, ce qui se passa à cette occasion : « Il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, et cet homme était juste et craignant Dieu, et il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint était en lui. Et il lui avait été révélé par l'Esprit-Saint qu'il ne connaîtrait point la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint au Temple, poussé par l'esprit de Dieu, et comme les parents de l'Enfant Jésus l'apportaient, afin d'accomplir pour lui ce que la Loi ordonnait, il le prit entre ses bras et bénit Dieu en disant : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur aller en paix, suivant votre parole, car mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, que vous avez préparé à la face de tous les peuples, la lumière qui doit éclairer les nations et la gloire de votre peuple. »

Si convaincus que fussent Marie et Joseph de la dignité suréminente de l'Enfant, ils n'en admirèrent pas moins les desseins de la Providence, qui tenait à ce que fût proclamée de telle sorte l'autorité de Notre-Seigneur. Mais Siméon ajouta encore à leur étonnement en les couvrant de bénédictions et en ajoutant à son discours des prophéties nouvelles. Il prédit que le petit qu'il tenait entre ses bras, était établi pour la ruine ou la résurrection de beaucoup de gens en Israël. Il avertit la Mère que, à cause de ce Fils, son âme serait comme transpercée d'un glaive, « afin que les pensées de nombreux cœurs soient dévoilées. »

Il suffit de lire la vie de Jésus pour constater combien cet oracle s'est réalisé dans sa première partie, et de se reporter au récit de la Passion pour se rendre compte de l'exactitude des dernières paroles. Dieu, qui avait déjà manifesté son mystère par la voix des anges et l'intervention des bergers, avait voulu constituer une preuve nouvelle qu'il reconnaissait le petit Jésus comme son authentique mandataire. Et, dans ce but, il s'était servi de l'organe d'un vieillard bien connu dans Jérusalem, honoré pour ses vertus, et dont le témoignage ne serait suspect à personne.

II

Mais qui donc était Siméon ? Son nom, en lui-même, ne peut nous révéler aucune particularité intéressante. Il ne le rattache à aucune famille connue, ou plutôt il était si fréquent, dans ce pays à cette époque, qu'aucune déduction possible ne présente de garanties sérieuses. Allez donc rechercher les ascendances de tous les Durand ou Dupont qui vivent en France, de tous les Fernandez d'Espagne, de tous les Caroli ou Carolini italiens ?

On a dit que le vénérable vieillard appartenait à la tribu de Lévi et que, par conséquent, il était plus ou moins prêtre, dans le sens qui était attaché à ce mot au temps de l'Ancienne Loi. C'est possible, sans être certain. Ce qui est assuré, cependant, c'est qu'il était profondément pieux. Et cette simple affirmation donnerait beaucoup de vraisemblance à l'hypothèse des auteurs qui veulent le faire participer au ministère d'Aaron.

En effet, la race juive s'est caractérisée, au cours de l'histoire, par son sens rapace des affaires pratiques plus que par son goût pour l'idéal divin. Le premier homme qui tenta de réduire les Hébreux sous le joug divin, Moïse, s'est plaint cent fois de ce qu'ils avaient « la tête dure et le cœur indocile. » Seuls, les fils de Lévi, accoutumés par leur éducation à se rapprocher de Dieu, se spiritualisaient un peu. Et tout de même ils restaient bien au-dessous de la moyenne de nos prêtres actuels.

Il se peut donc que Siméon ait appartenu à la tribu privilégiée entre toutes. Il se peut aussi qu'une vocation spéciale du Très-Haut l'ait attiré plus que ses frères vers les choses saintes. Répétons-le : en l'absence de textes précis, chacun reste libre de conclure comme bon lui semblera.

Par contre, nous avons la garantie que Siméon n'était pas un homme vulgaire. Il était sans doute respecté à cause de son grand âge, car les peuples orientaux ont une vénération spéciale pour les hommes qui ont vécu de longues années sans manquer à leur dignité ; et ce sentiment est profondément psychologique. S'il est facile de se montrer vertueux pendant quelques jours, il est pénible de persévérer longtemps. Cela implique, ou une hypocrisie consommée (et le cas est heureusement exceptionnel), ou une vertu supérieure, comme celle qu'atteste l'évangéliste quand il dit que « ce vieillard était juste et craignant Dieu. »

Un éloge pareil sous une telle plume équivaut rigoureusement à un décret de canonisation. C'est bien ainsi que l'a compris l'Eglise. Nous pouvons même ajouter que Siméon se trouvait habituellement dans un état mystique supérieur au simple état de grâce qui est commun à tant de fidèles de l'ancienne ou de la nouvelle Loi. Reprenons, en effet, le passage déjà cité de l'Ecriture, où il est dit que, au moment de la Présentation de Jésus, il vint au Temple, « poussé par l'Esprit de Dieu. » Ce n'était donc pas un simple hasard qui l'amenait dans le sanctuaire, comme un curieux avide de cérémonies ou un dévot récitant ses prières quotidiennes. Il fallait qu'il fût là à l'heure solennelle, et Dieu même y dirigea ses pas. Nouvel indice de sainteté, car le Très-Haut n'a pas coutume de choisir ses témoins parmi les gens vulgaires ou méprisables. Cela n'arrive que lorsqu'il est opportun de faire confirmer un fait par l'attestation forcée des ennemis de Dieu, ce qui n'est pas conforme au cas que nous analysons.

Mais si l'on demande d'autres preuves de la sainteté de Siméon, nous pourrons alléguer qu'il avait reçu la promesse de ne pas mourir sans avoir vu de ses yeux l'Elu du Seigneur. Combien de patriarches, de rois, de prophètes avaient formulé ce même désir, qui était celui de l'humanité entière, aspirant à sa délivrance ! Et nul n'avait été exaucé, sauf celui que le Tout-Puissant avait, de toute éternité, choisi. Concluons, en conséquence, que Siméon comptait parmi ces privilégiés très rares que le Seigneur récompense dès ce monde, avant de leur offrir les couronnes immortelles, parce que ce après quoi ils aspirent est conforme à l'ordre divin.

Serait-il téméraire de supposer que la destinée de Siméon fut spécialement réglée par la Providence pour qu'il parût, un seul instant, dans le drame de la Rédemption, mais que ce seul instant de gloire, préparé par de longues périodes de mérites obscurs, suffit à lui assurer une béatitude sans égale, tout en nous offrant, à nous, une certitude de plus que Jésus est réellement Dieu ?

J'insiste sur ces derniers mots, parce qu'il serait insuffisant de dire : « *Credo* » parce que le fils d'un charpentier nazaréen a déclaré qu'il était le roi du ciel. Une affirmation de ce genre doit être rigoureusement contrôlée. Et voici déjà qu'une première preuve se présente. Nous en rencontrerons bien d'autres au cours de ces récits. Retenons toujours celle-là : un homme, imbu de l'Esprit divin, et reconnu comme saint par tous ceux qui ont été à même de le connaître, de l'apprécier, de le juger, ne se contente pas de recevoir entre ses mains Celui qui devait se dire le Messie et le Fils de Dieu. Il crie à tous les échos que l'espérance d'Israël est accomplie et que le Consolateur a paru.

III

L'intervention de Siméon ne représente qu'un épisode évangélique. Mais dans cet épisode deux choses sont à examiner : la prédiction concernant Marie et l'hymne *Nunc dimittis*. Quoique, dans l'ordre chronologique, le cantique de Siméon ait précédé la prophétie relative à la Mère de Jésus, il est intéressant d'analyser celle-ci d'abord, parce que la réalisation parfaite qui s'en produisit ultérieurement authentifie le point le plus important de la scène : la proclamation par un homme inspiré de Dieu, de la divinité de Jésus.

Le vieillard, dit l'Ecriture, « bénit les parents » du Sauveur. Cette expression peut être traduite, en français moderne, par celle-ci : « il les félicita »

du privilège glorieux que leur avait réservé la Providence. Mais une disposition céleste, toujours en vigueur depuis les temps les plus reculés, a réglé que tout honneur doit avoir sa contre-partie dans une souffrance et que, plus la dignité sera haute, plus la douleur sera aiguë. Siméon tint à le rappeler à la T. S. Vierge, lorsqu'il lui parla du glaive de souffrance qui devait la frapper au cœur. Ce terme de « glaive » était évidemment symbolique et avait déjà été employé maintes fois dans ce sens par les auteurs sacrés. Il signifiait, au fond, une multitude d'épreuves.

Il suffit de relire la vie de la Sainte Vierge pour se rendre compte que son sort fut, en effet, d'être éprouvée sans cesse, depuis les tristesses de la Nativité, humainement misérable, jusqu'aux anxiétés de la fuite en Egypte, jusqu'au veuvage solitaire, après le départ de Jésus pour sa prédication, jusqu'aux angoisses du Vendredi Saint, jusqu'aux dernières années que Marie dut passer, toute seule, avec les souvenirs augustes et poignants de Celui qui possédait toute sa tendresse. Siméon ne s'était donc pas trompé en lui annonçant qu'elle serait « la Mère de douleurs. »

Il ne s'égarait pas davantage lorsqu'il prenait entre ses bras le nouveau-né que l'on apportait au Temple, et en qui il reconnaissait le Maître des âges à venir. Depuis longtemps, bien des années peut-être, il ne vivait que dans une seule espérance : celle de voir, avant de mourir, le Désiré des Nations. Et maintenant le Très-Haut récompensait sa confiance persévérante. Il le tenait enfin, près de son cœur, le Messie longuement espéré, il le tenait plus familièrement encore que ne devaient le faire les prêtres de la Loi future, qui osent à peine toucher l'Hostie sainte et vivante, du bout de leurs doigts consacrés.

Ne nous étonnons donc point qu'il ait jeté, en cet instant de béatitude, un appel à la mort qui, en toute autre circonstance, eût été un cri de désespérance ou de faiblesse, mais qui, à ce moment, était le chant d'une exultation triomphante : « Et maintenant, Seigneur, faites-moi mourir ! » Mourir, non pas parce que je suis las des épreuves terrestres, mais parce que mon rêve est réalisé, « parce que mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, la lumière que vous avez préparée à la face de tous les peuples, la lumière qui doit éclairer le monde et glorifier votre serviteur Israël. »

L'homme qui s'exprimait ainsi n'appartenait déjà plus à la terre. Toutes les combinaisons, tous les intérêts, toutes les passions qui nous agitent si vainement avaient cessé d'exister pour lui. Son regard, figé dans l'attente suprême, depuis tant d'années, venait enfin d'être illuminé par la réalité éblouissante et surhumaine. Il ne lui restait plus qu'à disparaître, ayant été parfaitement heureux, et sachant bien qu'aucune joie vulgaire n'équivaudrait jamais pour lui à l'instant de béatitude qui venait de le remuer si profondément.

C'est sans doute ce qu'il lui advint. Il avait rendu son témoignage, il avait accompli son œuvre. Il ne devait plus être utile ici bas. Et, de fait, l'historien inspiré ne répète plus son nom. Il a dû mourir, comme meurent les saints, dans le silence obscur de la prière. Mais il nous a laissé un exemple impérissable : celui de l'espérance que nulle attente ne décourage, avec celui de la foi qui s'incline avec bonheur devant la certitude des révélations célestes.

LVIII

LA PROPHÉTESSE ANNE

En même temps que le vieillard Siméon, une femme fut poussée par l'inspiration céleste vers le Temple, pour apporter, elle aussi, son témoignage lors du mystère de la Purification.

I

Elle s'appelait Anne et appartenait à la tribu d'Aser. On savait en outre que son père s'était appelé Phanuel et qu'elle-même, au temps de sa jeunesse, avait été mariée. Mais ses années de bonheur terrestre avaient été peu nombreuses. Au bout de sept ans, elle devenait veuve. Lorsque la volonté du Seigneur la mit en présence de Jésus, elle était fort avancée en âge. S. Luc lui donne quatre-vingt-quatre ans à cette époque.

Une petite controverse s'est élevée au sujet de ce chiffre. Quelques auteurs ont pensé qu'il fallait l'interpréter dans le sens de quatre-vingt-quatre années de veuvage, ce qui aurait fait d'Anne, au moment où elle apparaît sur la scène de l'Evangile à peu près une centenaire. Il semble plus probable qu'il faille plutôt entendre le texte dans le sens de quatre-vingt-quatre ans écoulés depuis sa naissance.

Au reste, ce point est sans grosse importance. Il est acquis, de toute façon, qu'Anne n'était pas une jeune fille plus ou moins évaporée, ni même une personne d'un simple âge mûr, mais que sa vieillesse était suffisante pour donner plus de poids et d'autorité à sa parole.

Ce qui accroissait encore le respect et la confiance qu'on lui portait, c'est qu'elle avait été favorisée par Dieu du don de prophétie : elle avait reçu des révélations dont tout le monde avait pu constater l'accomplissement. Ajoutons enfin qu'elle était profondément pieuse. « Elle ne quittait pas le Temple, » écrit à son sujet l'Evangéliste.

Faut-il en conclure qu'elle avait son logement dans une des vastes dépendances de l'enceinte sacrée ? Ce serait sans doute exagéré. Mieux vaut penser qu'Anne se rendait fréquemment dans le sanctuaire et qu'elle y restait très longuement en prières, comme le font encore, de nos jours, beaucoup de femmes ferventes dans nos églises.

Nous voici donc en présence d'un témoin qui présente toutes sortes de garanties : expérience, sagesse, sainteté, ferveur, et qui se présente dans d'excellentes conditions pour ne pas se tromper ni induire les autres en erreur, à propos de l'événement surnaturel auquel il assiste. Or que fait

ce témoin ? Il joint sa voix à celle de Siméon pour attester que Jésus est vraiment le Messie et pour remercier le Tout Puissant qui a enfin daigné envoyer sur terre le libérateur des nations.

Toujours selon S Luc, Anne « louait le Seigneur et parlait de lui — c'est-à-dire de Jésus — à tous ceux qui attendaient la Rédemption d'Israël. » Elle continua donc à parler du Christ avec des personnes croyantes, bien après que la cérémonie fut achevée, car la formule employée ici indique nettement une idée de répétition. Toute remplie par la joie d'avoir contemplé celui en qui elle avait mis son espérance, elle dut revenir souvent sur cet incomparable thème.

Ces causeries réitérées entraient sans doute, elles aussi, dans le plan divin. Elles répandaient, en effet, dans le public le bruit de la naissance du Sauveur que le monde entier serait plus tard appelé à connaître. Elles certifiaient son origine et sa nature divines, car personne n'eût pu raisonnablement révoquer en doute les assertions de cette femme sainte que l'on savait avoir été l'objet des faveurs célestes.

Anne fut donc une des premières personnes à qui revint la gloire de prêcher Jésus. A sa manière elle aussi, comme Jean-Baptiste, elle prépara les voies du Seigneur, et cela sans doute jusqu'à la fin de ses jours.

II

Une chose est de nature à nous étonner à propos d'Anne. C'est ce titre de « prophétesse » qui lui est attribué et qui nécessite quelques explications.

L'institution des prophètes, si curieuse et si peu connue, remonte directement à Dieu, qui, aux temps de l'Ancienne Loi, communiquait fréquemment à certaines personnes choisies les révélations qu'il jugeait à propos de donner aux hommes. C'est de là que vient le mot « prophète, » qui, étymologiquement, indique « celui qui parle au nom ou à la place de quelqu'un. »

Mais on se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait que les prophètes et les prophétesses étaient de simples messagers chargés de transmettre à leurs contemporains les ordres ou les avertissements du ciel. Leurs fonctions étaient beaucoup plus hautes, dans l'organisation théocratique du peuple hébreu. Ils avaient une situation officielle et un pouvoir si bien reconnu que, une fois démontrée la réalité de leur mission, les princes et les rois eux-mêmes étaient contraints de plier devant eux. Dans son *Introduction à toutes les Saintes Ecritures,* le P. Cornély les définit très exactement comme « les maîtres suprêmes et authentiques, établis par Dieu au milieu des enfants d'Israël, pour conserver, expliquer. cultiver l'alliance donnée par l'intermédiaire de Moïse et préparer la nouvelle alliance qui devait être donnée par le Christ. »

Cela suppose plusieurs prérogatives. D'abord celle de recevoir les enseignements divins destinés à être répandus parmi les fidèles. Ce contact avec l'Eternel s'opérait de plusieurs façons : soit par une sorte d'intuition intérieure, émanée de l'Esprit-Saint, soit par des paroles sensibles à l'oreille et venues d'en-haut, soit par des visions symboliques, soit même, mais à titre plus exceptionnel, au moyen de l'interprétation des songes. Il résulte de cela que le Voyant jouissait de l'infaillibilité personnelle lorsqu'il parlait au nom du Très-Haut, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'errer quand il se contentait d'émettre, à titre privé, des opinions uniquement venues de lui-même.

Ce premier privilège en comportait logiquement deux autres : celui d'être cru et celui d'être obéi. La plus simple logique force à reconnaître que Dieu ne voulait pas se manifester en vain. L'autorité de son représentant était donc considérable et souveraine, ce qui explique pourquoi, à maintes reprises, ces envoyés du Très-Haut ne craignirent pas d'adresser aux chefs juifs les injonctions les plus fermes ou les reproches les plus cinglants. Leur magistère régissait la vie privée comme la vie publique, car chacun s'adressait à eux, afin d'en obtenir des conseils et des directives. Il était prépondérant dans la vie religieuse du peuple choisi.

La mission prophétique était, en effet, quelque chose de tout à fait normal et pour ainsi dire perpétuel chez les Juifs. Dans sa sagesse infinie, Dieu avait décidé de ne pas livrer d'un seul coup sa révélation entière à des hommes d'abord trop incultes pour la comprendre. Il la dosait au fur et à mesure des progrès de la civilisation. De même, il n'avait imposé qu'une législation rudimentaire aux époques patriarcales, pour la préciser ensuite en l'amplifiant, au moment de Moïse. Mais ce développement continu des communications célestes impliquait nécessairement une continuité presque complète d'intermédiaires autorisés.

Il avait encore pour conséquence ceci que les prophéties étaient plus fréquentes, lorsque le peuple semblait, à première vue, en être le moins digne : lorsque tout se passait régulièrement, le Seigneur n'avait pas besoin d'intervenir ; mais quand Israël se jetait à corps perdu dans les vices ou l'idolâtrie, son Maître lui faisait entendre sa voix, le menaçait des châtiments, afin de le ramener, au moins par la crainte, au devoir. Cela se produisit notamment après la révolte des dix tribus : le royaume schismatique eut plus de prophètes que celui qui était resté fidèle, non pas parce qu'il les méritait mieux, mais parce que, au contraire, mal gouverné par de mauvais princes, il avait plus besoin d'être guidé par le ciel.

Toutefois, si le magistère prophétique était *ordinaire* en lui-même, il devenait *extraordinaire* si on le considérait dans la personne qui en était investie. En cela il différait totalement du sacerdoce, qui, dans l'A. T., se transmettait par hérédité dans la tribu de Lévi et qui, sous la Loi Nouvelle, se perpétue d'une façon sacramentelle au moyen des ordinations. Dans le cas que nous